

Les troupiers, des paysans pour la plupart, n'étaient point rassurés et sentaient, avec un frisson, peser sur eux la confuse tristesse de l'inconnu. Charly, le fourrier et moi, tout en ne partageant pas leurs inquiétudes, nous avions perdu notre belle humeur. Sensitifs l'un et l'autre, la banalité du parc à charbon et des magasins ouverts à tous les vents nous agaçait de sa vulgaire laideur, plus sensible dans la mélancolie du demi-jour.

Après un court crépuscule, le soleil éclata enfin. Nous aurions alors, sous la splendeur du ciel crûment bleu, devant la mer largement étincelante, oublié vite la fâcheuse impression du début, si la faim, la soif, l'impatience d'attendre des ordres qui ne venaient point, ne nous avaient, peu à peu, rendu notre situation intolérable.

Et, toujours, les conversations retombaient à l'éternel oh apître des serpents.

Les beaux parleurs se donnaient carrière en d'étranges récits, épouvantablement dramatisés, que leurs camarades écoutaient bouche bée. Plus d'un, avec un serrement de cœur inavoué, se rappelait les récits des chambrées à Toulon, ou songeait aux compagnies décimées, aux soldats misérables et débiles qu'il avait vus revenir des colonies au dépôt, aux anciens camarades dont il avait appris la mort lointaine. Nous réconfortions nos hommes avec peine ; l'avertissement relatif aux serpents les avait frappés, et, justement, les négresses qui s'approchaient de nous, pour vendre des oranges, redoublaient leurs craintes. Avec le zéaïement de leur parler enfantin, elles racontaient d'innombrables accidents. C'étaient des trigonocéphales qu'encore et toujours on trouvait dans les jardins, dans la brousse, dans les plantations. Puis venaient d'atroces descriptions d'agonies. Ces femmes terminaient, du reste, en nous, expliquant l'utilité des reptiles, et pourquoi certains noirs du pays s'abstenaient de les tuer.

Cependant l'heure passait. On nous envoya des vivres, et, vers quatre heures de l'après-midi, le clairon sonna enfin le rassemblement. Un cabrouet des équipages d'artillerie emporta nos bagages, puis, un fourrier de la garnison prit la tête de notre colonne pour la conduire au fort Desaix.

Il faisait un soleil de feu. Longtemps, laissant derrière nous les faubourgs de la ville de Fort-de-France, nous montâmes par un chemin rougeâtre et dur. Oh ! combien d'illusions sur la vie coloniale et ses molles douceurs restèrent là, jonchant la route poussiéreuse, dont notre sueur arrosait les lacets interminables. Parfois, las de sacrer, plus las encore de voir le fort et, à côté, l'insolente montagne le Piton, surgir toujours plus hauts et abrupts, je m'arrêtais, étant en serre-file, à la dernière section. Avant de regagner la compagnie, je donnais un coup d'œil à l'inouï panorama qui se déroulait à mes pieds dans le cadre que lui faisait la mer. C'était l'île entière, moins le versant des hauteurs que nous escaladions : c'était l'île entière, se baignant dans l'Atlantique, étalant villes et villages qui marbraient par places les tons variés de son vert ; c'était l'île qui s'allongeait et se tordait, rampant, pour atteindre sa sœur la Guadeloupe, et les îles voisines dont les sommets se profilaient bleuâtres en bas, roses en haut, et, rigides, trouaient le ciel.

Enfin, on arriva. Nous n'en pouvions plus ; les minutes nous semblèrent longues durant lesquelles, rangés en cercle, nous dûmes écouter les consignes du commandant du fort. Défense par-ci, défense par-là. Epoumonés, le gosier sec, nous ne comprenions guère autre chose que l'interdiction plusieurs fois formulée de marcher dans les brousses. Derechef, on parlait de serpents, et l'herbe haute et drue poussant jusque contre les murs de la caserne nous sembla tout de suite redoutable. Aussi les rangs une fois rompus, nous en écartâmes-nous ; on dédoublait les files, pour suivre prudemment les allées.

A vrai dire, on se serait cru non devant une caserne,

mais devant une villa. La plateau sur lequel était bâti le fort avec des airs de parc anglais, avec ses pelouses et ses manguiers disposés en massifs. Des sentiers sablés et remarquablement entretenus couraient au travers. Impatient cependant de connaître ma nouvelle résidence, je dépose mon sac, et, tandis que nos hommes montent au grenier chercher du varech pour remplir les paillasses que leur distribue le fourrier Charly, je fais le tour du plateau. A l'extrémité du fort, je m'accoude sur un parapet de granit. Devant moi s'étend un abîme. Bientôt mes yeux éblouis clignotent dans la vertigineuse profondeur d'une chute à pic dans le vert. Ce sont des montagnes brisées par des éruptions anciennes et dont les fissures s'ouvrent béantes. A force d'être feuillu, le fond de ces sombres défilés semble bleuâtre ; des eaux blanches y courent, torrents silencieux pour moi. La furie d'une végétation tropicale tapisse leurs parois ; dans les ravins, des forêts succèdent aux forêts ; les verts se heurtent et se poursuivent sans aucune gradation, et le coup d'œil que je jette dans cette étonnante profondeur, sombre et veloutée, me laisse l'impression d'une descente en ballon dans un précipice tapissé d'un filet sans fin, tramé de lianes, bordé de branches.

Mes enthousiasmes amortis depuis le matin renaissent là, quand des cris me firent revenir à la caserne. Les troupiers, en détassant le varech, avaient trouvé un nid de trigonocéphales et tué toute une nichée. Cependant, et bien que visitant soigneusement leurs paillasses, ils ne semblaient pas trop émus. J'eus l'explication de ce changement d'attitude en voyant le médecin du fort allouer un quart de vin à l'homme qui lui présentait les peaux des hideux reptiles.

Et l'on s'installa. On fit la soupe, on but ferme en toastant à qui mieux mieux. On avait oublié les fatigues de la journée, et, dans l'ombre du soir qui tombait, nous voyions tout en rose. Même on aurait oublié les serpents si, à notre dernière visite à la cantine, un horrible tableau n'était venu réveiller nos timidités de nouveaux débarqués. Nous partions. La porte s'ouvre, une poussée d'hommes nous refoule dans la salle, et le cantinier apparaît, l'air navré et faisant les grands bras. Derrière lui, deux noirs portaient le corps inerte d'un de leurs camarades, le cuisinier, que, depuis une heure, on cherchait, et qu'on venait de retrouver, à deux pas, dans la brousse, luttant avec un bambou contre toute une famille de trigonocéphales. Depuis le matin, il avait un peu trop bu de tafia ; son bras tremblait, son œil était trouble, et, tombé en voulant assommer les reptiles, le nègre avait senti leurs dents pénétrer dans les chairs de sa jambe nue. Maintenant, l'homme restait couché sur le sol, à nos pieds, l'œil convulsé, l'écume aux lèvres. Chacun des noirs proposait un remède. Ce fut en vain que le docteur s'offrit — quoiqu'il jugea l'opération trop tardive — à cautériser la plaie au fer rouge ; les nègres s'y opposèrent. L'un d'eux apporta un paquet de *bouts*, des cigares longs et minces, pareil à des baguettes, et se mit en devoir de faire mâcher la moitié du paquet au moribond, puis de lui faire avaler le bouillon résultant de la rapide cuisson de l'autre.

Le médecin haussait les épaules en mordillant sa moustache. Parfois, il regardait sa montre. Au bout de dix minutes environ, le blessé fut pris d'un violent spasme. Il se dressa, et, en bousculant ses bourreaux inconscients, se tordit comme un épileptique. Puis, il demeura immobile, une bave verte coulant sur ses lèvres lippues, à présent grises. Il était mort.

Bien que je fusse un familier des hôpitaux et blasé sur les horreurs des amphithéâtres, un dégoût m'avait empoigné, insurmontable ; mon ami Charly, me voyant pâlir, me prit par le bras et m'emmena.

— Mais, nom de Dieu, tu es une petite fille ! répétait-il.

Là-dessus, pour me remettre du cœur au ventre, il me